

# Le papillon

## I

De fleur en fleur, papillon,  
Et de tige en tige,  
Beau d'or et de vermillon,  
Fin d'aigrette et d'aiguillon,  
Étourdi, voltige !

Dans la corolle, au matin,  
Comme une épousée  
Sous ses rideaux de satin,  
Furtif, d'un baiser lutin,  
Surprends la rosée.

Toi qu'un zéphyr caressant  
Fit à l'aube éclore,  
Rêve ailé qui tremble et sent,  
Effleure tout, beau passant,  
Fils léger d'Aurore.

## II

La vie, éclair qui s'enfuit,  
Dore toutes choses,  
Puis, les rendant à la nuit,  
Indifférente, poursuit

Ses métamorphoses.

Un point bleu, signe effrayant  
Que trace la joie,  
Rit sur tout front souriant,  
Mais au chagrin, trait fuyant,  
Désigne sa proie.

Tu jouis : tu vas souffrir ;  
Vent qui souffle tombe ;  
Tout ce qui naît doit mourir ;  
La fleur germe pour fleurir,  
Fleurit pour la tombe.

Astre qui, sur un fond noir,  
Naît, luit, vole et passe,  
Chaque être est brillant d'espoir,  
Mais, météore d'un soir,  
S'éteint dans l'espace.

Bulle éblouissante aux yeux,  
Qu'un rayon allume,  
Où l'œil croit voir terre et cieux  
Qu'es-tu, monde sérieux ?  
Un jouet d'écume.

Donc, papillon palpitant,  
Puisque monde ou rose  
Ne dure, hélas! qu'un instant,  
En ton vol, bel inconstant,

Jamais ne te pose.

### III

L'esprit creuse pour savoir  
L'effet et la cause  
Mais ce monde est un miroir ;  
L'esprit ne peut que s'y voir,  
Et l'énigme est close.

Fouillant son problème ardu,  
Au profond de l'onde,  
Nuit et jour, l'œil éperdu  
Sonde... mais un plomb perdu  
N'est point une sonde.

Ignorants, que pouvons-nous ?  
Mais cette impuissance  
Ne tourmente que les fous ;  
Tirons-en le miel si doux,  
Miel de jouissance.

Donc, papillon, folâtrons  
De la plaine aux cimes ;  
Volons, demain nous mourrons ;  
Rions, demain nous irons  
Voir les grands abîmes.

### IV

Ainsi tu fais, papillon  
A l'aile éphémère ;  
Et, narguant l'humble grillon,  
Inquiet, par tout sillon,  
Tu suis ta chimère.

Fils de l'air, quand, parcourant  
Tout ton frais empire,  
Tu vas butinant, errant,  
Ton cœur libre, ô conquérant,  
Librement respire.

Mais, fils du zéphyr, sens-tu  
Ce cœur qui soupire ?  
Cœur volage et combattu,  
Pourquoi soupirer ? Peux-tu,  
Peux-tu nous le dire ?

V

Ô papillon, de Psyché  
Magnifique emblème,  
En tout calice penché,  
Ton cœur avide a cherché,  
Recherché qui l'aime.

Sais-tu, sous le dôme bleu,  
Sais-tu ce qu'on aime !  
Ou ce que cherche en tout lieu  
La vierge aux ailes de feu,

Cet autre toi-même ?

Dans l'Olympe radieux,  
La vierge réclame  
Des mortels, des morts, des dieux,  
Son amant mystérieux,  
Et Psyché, c'est l'âme.

Promenant par tout séjour  
Le deuil que tu cèles,  
Psyché-papillon, un jour  
Puisses-tu trouver l'Amour  
Et perdre tes ailes !

De fleur en fleur, papillon,  
Et de tige en tige,  
Fin d'aigrette et d'aiguillon,  
Beau d'or et de vermillon,  
Papillon, voltige !

Henri-Frédéric Amiel (1821–1881)